

Brèves littéraires

Brèves

Une planche sur la mer

Extraits

Paul Bélanger

Numéro 70, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6673ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bélanger, P. (2005). Une planche sur la mer : extraits. *Brèves littéraires*, (70), 107–110.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2005

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

PAUL BÉLANGER

Une planche sur la mer

(extraits)

Un homme s'est engagé dans un puits sans lumière. Il entre à l'intérieur du battement de monde. Une fois que ses yeux se sont accoutumés à l'obscur, ses oreilles familiarisées avec l'écho sourd de sa présence, il voit des formes sur les parois.

Parfois, on dirait du verre : un paysage se profile. Une autre fois, la brume dense laisse tout en blanc, sans qu'il soit possible d'avancer. L'homme continue. Voit-il des ombres, qu'il ne peut jamais s'en approcher suffisamment pour distinguer un visage. Ses pas reviennent. Une seule chambre suffit pour ouvrir le monde et façonner la figure concrète d'une présence.

C'est le mouvement de cette présence que l'écriture montre.

En dépit de toute apparence, l'homme trouve des objets mystérieux dont la magie transforme l'espace, le refaçonnant sans cesse. Et l'homme qui avance, qui vieillit peu à peu, se transforme lui-même, radicalement. Mais il ne voit jamais que son jeune visage dans le miroir.

Les mots restent jeunes, et l'homme les mange tels des fruits d'amour, terrestres, sensible au moindre frémis de l'air.

Ce tunnel où il s'avance se multiplie en d'innombrables galeries. Tout à coup, une vallée s'allonge au bout du regard. Une histoire pourrait y amorcer son mouvement, son accomplissement. Mais il n'en fait rien. Il attend que l'histoire elle-même ouvre de nouvelles galeries, soucieux de mieux voir dans l'obscur qu'il tâtonne.

Parfois, une voix familière et méconnue lui souffle un espace sans limite, mais il doit forger dans la terre gelée son passage pour trouver l'horizon sans fin.

Parfois, il croise des yeux frères, remontés de la nuit.

Il ira jadis à votre rencontre. La lumière azurée aura jauni les murs, mais l'espace qui s'ouvre sera clair, limité, infini.

Comment, au terme de tant de chemins perdus ou mal empruntés, comment parvient-il à ne pas sombrer ?

Le voilà qui erre là-bas, demain.

* * *

La parole est l'acte qui fonde les choses.

L'homme voulait qu'en lui le monde acquière une diction, une volonté que la vie soit la création et son

mouvement, l'astre qui erre dans l'infini. C'est une gageure intérieure, un engagement total. L'homme sait que son ignorance l'aide à poursuivre, car à chaque moment il voit dans l'obscur.

Partout le feu gouverne l'être. Chaque mesure de la parole est rappel du silence qui l'entoure. C'est la nuit du récit et de tout ce qu'il éveille. Le mot marche dans son crépuscule où le tout chaotique attend. Un rythme.

Cueilleur du feu, de l'obscurité de tout, l'homme pointe ses plaies vers un horizon clair.

* * *

Le chant est la description sourde du monde. Il achève en lui-même un désir de clarté et ne médite sur rien d'autre que sa fin. La conduite du miracle n'est jamais évidente. Nous traversons ce que le poème nous demande de traverser.

Tout encore n'est que matériau sombre. Tout le restera jusqu'à la fin. Cette matière sombre est le méridien, la direction. L'homme s'engage sur cette route qui sera sa déroute.

Il s'enfonce dans son oubli. Et quand au matin, une fleur de sang surgit, qui veut recoudre l'eau du fleuve à la rive, il sait qu'un morceau de silence lui mord la nuque.

Voilà que l'homme passe sur une planche. Et il doit encore renoncer, continuer.

Qu'une planche dérive sur la mer, un mot en retrace
le sillage et la reconstruit tout en regrettant le destin
absurde de son effacement.

L'étrange pensée nous fait entrer en pays étrange.
Ainsi, l'ombre suit-elle jusqu'à l'aube. D'autres
visages respirent parmi les âges. Toujours en chemin
tant que la vie tient.

Tout poème est un souffle à soutenir, à reprendre ;
tout poème est une respiration à souvenirs.